

Revue ESPRIT, Mars-avril 2005, pp. 284-285.

Revue ESPRIT, mars-avril 2005, pp. : 284-285

Jean-Louis Benoit *COMPRENDRE TOCQUEVILLE*

Paris, Armand Colin, coll.« Coursus », 2004, 215 p.

Cet ouvrage à forme et fonction pédagogiques se donne pour objet d'offrir au lecteur « *les moyens d'aborder l'essentiel de l'œuvre, de la pensée et de l'action politique d'Alexis de Tocqueville* ». Mais, au-delà, la finalité poursuivie, celle de sa réhabilitation politique, est revendiquée sous forme interrogative, « vérité ou illusion ? ». S'appuyant sur la totalité du corpus actuellement disponible, Jean-Louis Benoît a fait le choix, éminemment didactique, de regrouper par sujets traités, très précisément ciblés, les textes de Tocqueville et la lecture qu'il en fait, notamment en réintroduisant les fragments cités dans leur contexte historique, voire événementiel. Ainsi de la raison circonstancielle pour laquelle Tocqueville utilise, dans le premier tome de *De la démocratie*, un argumentaire de type providentialiste (« *vouloir arrêter la démocratie paraît alors comme lutter contre Dieu lui-même* »), étonnant chez un agnostique, pour expliquer le caractère inéluctable de la généralisation de la démocratie. C'est qu'il sait que ses premiers lecteurs seront ceux de sa caste - tous légitimistes contre-révolutionnaires et fervents chrétiens – et qu'il pense ne pouvoir les convaincre qu'en adoptant le langage de leur idéologie (venue de Joseph de Maistre, essentiellement).

Si l'on sait que Malesherbes fut le bisaïeul de Tocqueville, on sait peut-être moins l'idéal intellectuel, moral et politique qu'il représenta pour lui, auquel il chercha toujours à s'identifier. Premier président de la Cour des

aides, Malesherbes fut de ceux qui s'opposèrent à Louis XV, protégea les philosophes qui plus est, et prit de grands risques pour faire publier et diffuser *l'Encyclopédie*, dont il cacha chez lui les épreuves qu'il avait charge de faire saisir. Il n'en défendit pas moins Louis XVI devant le tribunal révolutionnaire, pour quoi il fut guillotiné en 1794.

C'est une même conduite politique que l'auteur retrouve chez Tocqueville : contradictoire en apparence, constante sur le fond. Malesherbes et Tocqueville eurent l'envergure intellectuelle de voir et d'accepter, à l'encontre de leur milieu naturel, les réformes qu'appelaient les situations qu'ils avaient à affronter. Mais l'un et l'autre, peut-être en partie rattrapés par leur origine sociale, refusèrent d'en suivre les dérives : la tyrannie meurtrière du tribunal révolutionnaire en ce qui concerne Malesherbes, le despotisme du prince président dont relève le coup d'État de 1851, pour Tocqueville au nom de ce qui était au fond de leur idéal commun de justice et d'équilibre. Peut-être dira-t-on que Tocqueville, doté d'un extraordinaire « *sens de son présent* » comme l'écrivait François Furet, qui lui en fait l'éloge, a-t-il été plus loin que son aïeul dans son acceptation des « *faits existants* » ? Ce que ne peut que constater l'auteur qui parle des « *attitudes successives de Tocqueville vis-à-vis de la Révolution de 1848* » mais en nous les faisant très bien « comprendre » :

« *Il existe un écart majeur entre l'organisation de la pensée, l'architecture de la politique, la stratégie qu'implique le long terme et la tactique politique quotidienne pour laquelle Tocqueville n'était pas assez armé* ».

Il demeure que ce livre nous permet de découvrir une pensée plus diverse que ne le laisse entendre la vulgate selon laquelle Tocqueville serait le penseur de référence de la droite libérale. Se souvient-on qu'en 1847, très au clair quant à l'inéluctable de « *troubles révolutionnaires prochains* » si le gouvernement persiste à refuser toute réforme, il crée, avec quelques amis, le mouvement de la « *jeune gauche* » avec à son programme la diminution la plus importante possible des impôts indirects, l'augmentation des impôts directs et l'exemption des plus pauvres ? Qui, aujourd'hui encore, dit mieux ? Mais surtout, et au-delà des problèmes financiers du « *prolétariat* » (il emploie le mot), sa réflexion est suffisamment puissante et riche pour comprendre le vouloir profond des « *classes inférieures* » (tout de même !) et pour mettre à son programme de gouvernement l'extension du droit de vote et l'aide aux mères célibataires (qu'il a réhabilitées lorsqu'il était rapporteur au conseil général de la Manche) pour scolariser leurs enfants ; c'est-à-dire en somme la participation et la responsabilisation des individus. Certes, pour autant, Tocqueville n'est pas un homme de gauche, mais à l'actif de la vérité du personnage, plus riche et plus complexe que défend l'auteur, on reprendra ce constat de Tocqueville lui-même, tandis qu'il défend le droit et le devoir de dire non aux lois « *illégitimes* », au nom des valeurs universelles :

« *Je regarde comme impie et détestable qu'en matière de gouvernement la majorité d'un peuple a le droit de tout faire et pourtant je place dans les volontés de la majorité l'origine de tous les pouvoirs. Suis-je en contradiction avec moi-même ?* »

Monique Seyler